

Du discernement spirituel

Tome 1 - Amour et concupiscence

Chapitre 1 - L'âme : raison et instinct

Comme ce livre s'adresse à tous, aux incroyants comme aux croyants, nous tenons, dans ce premier chapitre, à démontrer par la raison l'existence d'une âme rationnelle. Car à quoi servirait-il de bâtir tout un échafaudage éthique si quelqu'un pouvait nous rétorquer :

« Je récusé d'emblée toutes vos conclusions, vous partez en effet de prémisses que vous ne démontrez pas, à savoir l'existence d'une âme rationnelle capable de maîtriser les instincts ? »

Pour mener à bien cette démonstration, je pose comme allant de soi l'existence *objective* du monde extérieur. À ceux qui en exigeraient une preuve en bonne et due forme, je répondrai que je refuse non sans malice et même avec insolence de suivre cette voie, quel que soit par ailleurs le nombre de « grands philosophes » qui depuis Descartes s'y sont résolument engagés. Pourquoi ? C'est que je les soupçonne tous fortement, les uns tel Descartes, en tentant de prouver avec les intentions les plus louables, l'existence du monde extérieur, les autres, tels Kant, Hegel et les phénoménologues modernes, en « absorbant », ce qui est bien pire, le monde extérieur dans notre monde intérieur — je les soupçonne, dis-je, d'être habités par un certain grain de folie, et d'être certainement des rustres, selon le mot d'Aristote : « *c'est être un rustre, en effet, que de ne pas savoir distinguer entre ce qui exige de nous une démonstration, et ce qui, au contraire, nous en dispense.*¹ »

Il est donc des choses qui se démontrent, il en est d'autres qui se sentent, et il faut bien se garder de les confondre. « *Nous connaissons la vérité, dit excellemment Pascal, non seulement par la raison, mais encore par le coeur ; c'est de cette dernière sorte que nous*

¹ Aristote, Métaphysique, IV, 4, 2

connaissions les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaye de le combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point ; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, [est] aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du coeur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. (Le coeur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies). Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au coeur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le coeur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir². »

Qu'on veuille bien nous passer cette longue citation, elle est extrêmement importante, car elle met le doigt sur l'origine de toutes les aberrations de la philosophie moderne en général. Il a manqué du Pascal dans le sang de cette philosophie.

C'est faire preuve d'un esprit éminemment anti-scientifique que d'écarter d'emblée, par je ne sais quel mouvement d'humeur, la possibilité de l'existence d'une chose qui ne peut être appréhendée par les sens et n'a aucune des qualités inhérentes aux corps : couleur, densité, etc. C'est pourtant ce préjugé profondément enraciné qui de nos jours est le plus souvent qualifié de « scientifique » en ce qu'il ne reconnaît que l'existence des corps. Nous avons là une éclatante illustration de la déformation que peut subir le sens véritable d'un mot. S'appliquant au départ à un esprit prêt à adhérer à tout, à condition que cela soit démontrable ou observable, « scientifique » en est arrivé à désigner communément l'esprit qui suppose comme démontré ce qui précisément reste encore à démontrer, pourvu aussi qu'un tel esprit sache faire montre en tout cela de l'assurance que donnent le pédantisme, la manie des statistiques et une ironie transcendante à l'égard des choses spirituelles.

Parmi les choses, il en est certaines qui sont appréhendées immédiatement par les sens et d'autres qui, sans être saisies en elles-mêmes, sont connues par leurs effets. Ces effets étant observables, il est tout à fait scientifique de conclure à l'existence de leurs

² Blaise Pascal, Pensées, IV, 282, éd. Brunschvicg.

causes. Or, si nous observons notre corps, force est de constater qu'il est mû « soit du dehors, soit du dedans. Il est clair qu'il n'est pas mû du dehors en tant qu'il n'est pas mû par poussée ou par traction à la manière des choses inanimées. S'il est au contraire mû du dedans, il ne l'est pas naturellement à la manière du feu : celui-ci, tant qu'il est feu, ne cesse de se mouvoir tandis que le corps mort, tout en restant corps, cesse de se mouvoir. Si donc il n'est mû ni du dehors à l'instar des choses inanimées, ni naturellement comme le feu, il est évident qu'il est mû par l'âme qui lui donne la vie³». On ne peut rétorquer que l'âme ici n'est qu'une « hypothèse », car l'argumentation de saint Maxime a été menée de façon imparable, par l'impossibilité *absolue* d'expliquer autrement le mouvement du corps.

Que « l'âme » ne soit pas « un corps », c'est ce que Plotin a admirablement démontré par la sensation : « Si l'âme doit sentir un objet, il faut qu'elle soit une, et que tout l'objet soit perçu par le même être, même si des impressions multiples sont recueillies par plusieurs organes des sens ou s'il y a plusieurs qualités en un seul objet, ou si des sensations diverses sont embrassées par un seul sens, comme dans la perception d'un visage ; car ce n'est pas une chose qui perçoit le nez et une autre les yeux, mais la même embrasse tout à la fois [...] Comment dirait-on que ces impressions sensibles sont différentes, si elles ne convergeaient pas ensemble en une même chose ? Il faut donc que cette chose soit comme un centre, et que les sensations venant de partout aboutissent à elle comme des rayons tirés de la circonférence d'un cercle ; tel est l'être qui perçoit, véritablement un. Car s'il était divisé, et si les sensations s'y appliquaient comme aux deux bouts d'une ligne, ou bien elles se rejoindraient en un seul et même point tel que le milieu, ou bien chaque bout différent aurait la sensation d'une des deux choses, comme si moi je sentais l'une et vous l'autre ; ce serait absolument comme si, placés tous deux en présence d'un même objet, d'un visage par exemple, je sentais telle chose et que vous sentiez telle autre [...] ⁴Dans toute étendue, les parties sont distinctes, il faut admettre que l'être qui sent est tel qu'il soit identique à lui-même en tout lieu du corps. Or, seul un être différent du corps peut produire cet effet⁵. »

Intéressons-nous maintenant un peu plus longuement au domaine de la sensation, commun à l'homme et à l'animal. Il comprend les sensations et l'imagination, celle-ci ne faisant que ressusciter, sous une forme ou une autre, les images perçues par la sensation. S'il

³ Saint Maxime, *Se l'Âme* (P.G. XCI, 356)

⁴ Plotin, *Ennéades*, IV, 7, 6

⁵ *Idem*, IV, 7, 7

est vrai qu'une âme qui éprouve des sensations ne peut pas être un corps, il n'en est pas moins vrai que toute sensation est *essentiellement* assujettie au corps et limitée par celui-ci. Je ne peux voir que si la lumière vient frapper ma rétine. Cela justifie l'opinion des philosophes qui assimilent l'âme de l'animal à la « forme » par exemple d'une statue de bronze : brisez la statue, vous en briserez en même temps la « forme ». Le mot grec pour désigner les « passions »⁶ (plaisir, douleur ou autres affections de l'âme), lesquelles entrent dans le domaine des sensations en tant que telles, est très éclairant sous ce rapport : il signifie « ce que l'on subit », par conséquent, ce que l'âme sensitive « subit ». Tout l'animal s'explique par là : « *Les animaux sans raison ne regardent que ce qui est devant eux et ne se meuvent qu'en fonction de ce qui tombe sous leurs yeux, dussent-ils ensuite en éprouver du dommage*⁷. »

Si nous nous élevons maintenant à l'homme, nous constatons en lui des caractéristiques opposées à celles produites par la sensation.

1. Tout d'abord, la sensation ne peut pas distinguer le vrai du faux : combien de fois, assis dans un train qui démarre, ne nous arrive-t-il pas de croire que c'est le train voisin qui s'ébranle ? Et quand nous marchons dans une allée en pleine forêt, où les arbres, telles les colonnes d'une cathédrale, s'entrecroisent au sommet en de magnifiques ogives, ne nous semble-t-il pas que l'allée va en se rétrécissant et en s'abaissant ? Les Impressionnistes ne doivent-ils d'ailleurs pas leur succès primordialement, au fait d'avoir essayé de retrouver « l'impression première », c'est-à-dire les données de la sensation avant quelles ne soient corrigées par la perception proprement dite ? Si donc la connaissance de la vérité nous est accessible en cela, c'est par une faculté autre que la sensation.

2. Ensuite, la sensation n'atteint que les choses évanescences, en tant que telles. En effet, les choses sensibles « sont » en perpétuel changement, ce qui m'interdit même d'employer à leur sujet le verbe « être » qui suppose une fixité que les choses sensibles ne peuvent avoir : « *À s'en tenir au langage des doctes, dit ironiquement Platon, on ne doit point laisser dire, ni d'une qualité qu'elle "appartient", ni à "quelqu'un", ni qu'elle "m'appartient à moi", ni qu'elle est "celle-ci", ni qu'elle est "celle-là", ni concéder aucun autre terme qui stabilise ; on doit au contraire employer des expressions en accord avec la nature : "en train de devenir", "de se faire", "de se détruire", "de s'altérer", car si par*

⁶ Pathos

⁷ Saint Athanase, Discours contre les Gentils, 31 (P.G. XXV, 61)s

le langage on représente une chose comme stable, on s'expose ainsi à de faciles objections⁸. »

En revanche, il y a une faculté dans l'homme qui atteint les choses immuables et universelles, comme l'idée « d'égalité » qui est tout autre que l'image de deux lignes égales. Concluons avec Platon : « *Qu'est-ce qui **est** toujours, et n'a point de devenir ? Qu'est-ce qui devient toujours, mais qui **n'est** jamais ? Le premier, de toute évidence, saisissable par l'intellection accompagnée de raison, toujours est de façon identique ; le second, au contraire, qui fait l'objet de l'opinion accompagnée de sensation irraisonnée, devient et s'en vient, mais jamais **n'est** réellement⁹. »*

3. De plus, tandis que la sensation ne peut transcender les choses corporelles, l'homme pense les choses incorporelles et éternelles : « *Comment, se demande saint Athanase, le corps étant naturellement mortel, l'homme raisonne-t-il sur l'immortalité, et peut-il aller jusqu'à vouloir mourir par amour de la vertu ? Ou encore comment, le corps étant éphémère, l'homme conçoit-il les choses éternelles jusqu'à les désirer de toute son âme et à ne compter pour rien ce qui peut aller à l'encontre de sa nature charnelle ? Or le corps ne saurait de lui-même raisonner sur lui-même, ni sur ce qui lui est extérieur car il est mortel et éphémère. Il faut donc nécessairement qu'il y ait autre chose qui raisonne sur ce qui lui est opposé et au-delà de sa nature¹⁰. »* C'est ainsi qu'un animal peut très bien être sensible à la beauté de sa femelle, mais il ne pourra jamais abstraire l'idée de beauté à partir d'une femme, de la « Victoire » de Samothrace ou de telle symphonie de Beethoven, pour s'élever jusqu'à la Beauté en soi.

4. Enfin, il est en l'homme un principe qui commande au corps, et qui, *librement et sans autre motif que sa propre liberté* — ce que n'a pas l'animal — lui imprime les mouvements qu'il désire : « *Qu'est-ce qui détourne l'oeil de voir ? poursuit saint Athanase, ou empêche l'oreille d'entendre, elle qui est faite naturellement pour cela ? Et le goût, naturellement fait pour goûter, qu'est-ce qui souvent le retient de suivre l'impulsion de la nature ? De même la main, façonnée naturellement pour l'action, qu'est-ce qui inhibe en elle l'exercice du toucher ? L'odorat fait pour sentir, qu'est-ce qui le détourne de percevoir les*

⁸ Platon, Théétète, 157 b

⁹ Platon Timée 28 a

¹⁰ Saint Athanase, Discours contre les Gentils, 32 (P.G. XXV, 64)

odeurs ? Qu'est-ce donc qui s'oppose aux opérations naturelles du corps ou comment le corps, contrariant sa nature, se range-t-il aux décisions d'un principe autre, et se laisse-t-il diriger par le seul désir de ce même principe ? Cela ne fait que démontrer qu'une âme douée de raison exerce son hégémonie sur le corps¹¹. » Nous pourrions, à l'adresse de ceux qui affirment que cette hégémonie n'est qu'une illusion et que l'homme est déterminé en tous ses actes par l'omnipotence de l'hérédité et du milieu, ajouter ceci : qu'ils nous expliquent comment de deux jumeaux dont les gènes sont identiques dès leur conception, et qui ont bénéficié dès la vie intra-utérine et tout au long de leurs jeunes années du même milieu, l'un va devenir bon et l'autre mauvais. Comment un seul et même homme peut se convertir, c'est-à-dire opérer une complète volte-face, en passant d'une vie de débauche et d'infamie à une vie de sainteté, souvent au moment même où il vient de perpétrer quelque acte horrible et où les circonstances s'étaient liguées pour le pousser au mal ?

*« Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur
Dans la brute assoupie un ange se réveille¹². »*

Force nous est de conclure, après l'exposé de ces quatre arguments, que l'âme humaine est une « *substance vivante et intellectuelle, infusant par elle-même à un corps organique et sensible une puissance vitale et perceptive des choses sensibles¹³* ». J'ai souligné l'article indéfini « un » pour écarter toute conception d'une âme préexistante au corps ou passant d'un corps à un autre. L'homme n'est pas un pur esprit, saint Grégoire le Théologien nous le rappelle : « *Comme il est impossible de dépasser sa propre ombre, même à celui qui se hâte beaucoup — elle avance au fur et à mesure qu'on la rattrape — ou à la vue d'appréhender les choses visibles sans l'intermédiaire de la lumière et de l'air, ou à la gent aquatique d'évoluer en dehors des eaux ; ainsi il est impossible à ceux qui sont dans des corps de parvenir aux choses intelligibles, sans passer par les choses corporelles¹⁴*. » Aussi la vocation de l'homme est-elle d'unir en lui-même l'esprit et la matière, afin de faire participer

¹¹ Saint Athanase, Discours contre les Gentils, 32 (P.G. XXV, 64-5)

¹² Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal : l'Aube spirituelle

¹³ Saint Grégoire de Nysse, De l'Âme et de la Résurrection (P.G. XLVI, 29)

¹⁴ Saint Grégoire de Naziance, 2ème Discours Théologique, Discours 28 sur la théologie, 12 (P.G. XXXVI, 41)

celle-ci au mouvement ascensionnel de celui-là. C'est un autre aspect de la vérité qu'il ne faut pas oublier : l'homme est une âme, mais il a un corps, affirmation corroborée par saint Basile : « *Nous-mêmes sommes une chose, ce qui est à nous est autre chose, et ce qui est autour de nous est encore autre. L'âme, l'intelligence, voilà ce que nous sommes, c'est par là que nous avons été créés à l'image du Créateur. Le corps et les sensations qui en dépendent, voilà ce qui est à nous. L'argent, les arts, et tout l'appareil de la vie, c'est ce qui est autour de nous*¹⁵. » Quant aux sophistes modernes qui tendent à considérer l'âme comme une « lueur phosphorescente » de l'interaction des molécules du cerveau, c'est-à-dire comme de la matière, leurs considérations ne tiennent pas devant les nombreux arguments que nous venons d'énoncer ; il ne nous est même pas fait obligation dans ce cas de les combattre comme Bergson l'a fait sur leur propre terrain : quand on a prouvé qu'une chose doit être de nature incorporelle ou spirituelle, on a par le fait même prouvé qu'elle ne peut pas être de nature corporelle. Bergson a démontré l'inanité de leurs toiles d'araignée. On ne doit point en effet concevoir le cerveau comme un laboratoire qui fabriquerait de la pensée, mais comme le lieu de l'insertion de l'esprit dans la matière : il n'est que l'organe de « *l'attention à la vie*¹⁶ », c'est-à-dire celui qui permet à l'esprit d'agir sur le monde extérieur.

Dans l'aliénation, « *est-ce l'esprit même qui est dérangé, ou ne serait-ce pas plutôt le mécanisme de l'insertion de l'esprit dans les choses ? Quand un fou déraisonne, son raisonnement peut être en règle avec la plus stricte logique : vous diriez, en entendant parler tel ou tel persécuté, que c'est par excès de logique qu'il pêche. Son tort n'est pas de raisonner mal, mais de raisonner à côté de la réalité, en dehors de la réalité, comme un homme qui rêve*¹⁷ ». La pensée déborde donc le cerveau. Bien que nous ayons distingué plusieurs facultés dans l'âme, celle-ci est une ; la preuve en est que si quelque chose affecte la faculté sensitive, la faculté rationnelle l'enregistre.

Nous sommes donc en présence de deux grandes parties, la partie rationnelle et la partie irrationnelle, celle-ci se divisant à son tour en désir et en « courage »¹⁸ (dénommé aussi « colère »), selon que l'on désire une chose ou que l'on surmonte les obstacles pour l'atteindre. Le mot grec pour désigner cette dernière puissance n'a pas d'équivalent en français moderne, peut-être la meilleure traduction est-elle « coeur » dans le sens que lui

¹⁵ Saint Basile, Homélie sur : « Prends garde à toi-même » 3 (P.G. XXXI, 204)

¹⁶ Henri Bergson, *l'Énergie spirituelle : l'Âme et le corps*, 47.

¹⁷ Idem, 48.

¹⁸ Thumos

donne ce vers de Corneille : « Rodrigue, as-tu du coeur ?¹⁹ » Dans une allégorie célèbre, universellement reprise par les Pères grecs, Platon représente l'âme sous la figure d'un cocher conduisant un attelage de deux chevaux : « *Le premier qui tient la meilleure place, a le port droit, est bien découplé, a l'encolure haute, un chanfrein d'une courbe légère ; il est blanc de robe, ses yeux sont noirs ; il est amoureux d'une gloire dont ne se séparent pas modération et réserve, il est compagnon de l'opinion vraie ; nul besoin de le frapper pour le conduire, l'encouragement et la voix du cocher suffisent. Le second, au contraire, est mal tourné, massif, charpenté on ne sait comment ; il a l'encolure lourde, la nuque courte et une face camarde ; il est noir de robe, a des yeux bleus injectés de sang ; il est compagnon de la démesure et de la vantardise ; les oreilles velues, sourd, il obéit à peine au fouet garni de pointes²⁰.* » Les deux puissances de la partie irrationnelle ne doivent donc pas être mises sur le même pied : il y a entre elles la différence qui existe entre un singe lubrique et ces nobles chevaux de la frise du Parthénon ou de celle de Delphes, qui se cabrent avec une héroïque ardeur à l'approche du danger. La vertu de ces deux puissances consiste à obéir à la raison, et chercher à en connaître le motif équivaldrait à demander pourquoi le coeur doit présider à la circulation du sang. Il est par ailleurs certain que la « colère », plus que le désir, est une alliée naturelle de la raison, et c'est bien par elle que la raison mate le désir.

Par conséquent, le mal ne réside ni dans le désir ni dans la colère, pas plus que dans le corps ou dans l'âme, lesquelles sont des entités qui, en tant qu'elles existent, ne peuvent être le Mal ; le Mal n'existe pas *en tant que tel* ; s'il existait, ne fût-ce qu'une fraction de seconde et ne s'annihilait pas immédiatement, il y aurait du bien en lui : il ne serait plus le Mal absolu. Le mal ne peut donc exister que dans le bien, à titre de « privation » — encore l'usage du mot « exister » est-il ici incorrect, car on ne dit pas : « les ténèbres existent » ou « le néant existe », puisque les ténèbres ne sont que la privation de la lumière, et le néant ce qui n'est pas. Le mal existe dans le bien comme un renversement ou défaut d'ordre, car c'est le cocher qui se laisse conduire par les chevaux au lieu de les conduire.

Il est ahurissant pourtant de considérer le nombre de personnes qui par une espèce de paranoïa, substantifient le Mal. Un passage de saint Athanase rendra cela encore plus manifeste : « *Les hommes refusant de penser au Bien se sont mis à concevoir et à imaginer à leur gré ce qui n'existe pas. Si le soleil brille et éclaire toute la terre de sa lumière, et qu'un homme se mette à fermer les yeux et à s'imaginer qu'il est dans l'obscurité alors que nulle*

¹⁹ Pierre Corneille, Le Cid, I,5.

²⁰ Platon, Phèdre, 253 de.

obscurité n'existe, et puis se mette à marcher au hasard, comme s'il errait dans les ténèbres, tombant sans cesse et s'égarant au bord des précipices, persuadé qu'il n'y a pas de lumière mais que seules les ténèbres l'entourent, il croirait voir mais ne verrait rien. De même l'âme humaine qui a fermé l'oeil par lequel elle pouvait voir Dieu, a conçu le mal et, s'y mouvant, elle croit faire quelque chose alors qu'elle ne fait rien, car c'est le néant qu'elle imagine²¹. »

Poursuivons. Du caractère compulsif de l'âme sensitive et du caractère libre de l'intelligence, il s'ensuit que la mauvaise voie se distingue par la servitude, la bonne voie par la liberté. Je ne parle pas de la liberté comme instrument de choix, laquelle conditionne également l'une et l'autre voies, mais comme fruit, comme but même de la vie morale et spirituelle. Le Christ l'a dit explicitement : *« Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez alors la vérité et la vérité vous rendra libres [...] En vérité, en vérité, je vous le dis, tout homme qui fait le péché est l'esclave du péché²². »* De même saint Paul : *« Je vois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Misérable homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?²³»* Saint Augustin dit également : *« Il n'y a aucune vraie liberté, si ce n'est celle des bienheureux et de ceux qui adhèrent à la loi divine²⁴. »* Plotin explique : *« Lorsque l'âme, changée par les choses extérieures, agit comme mue par un mouvement aveugle, son action et ses dispositions ne doivent pas être regardées comme libres ; pas davantage lorsqu'elle devient plus mauvaise par elle-même', parce qu'elle ne suit pas ses impulsions droites et celles qui sont conformes à l'intelligence directrice. Mais lorsque dans son élan, elle prend pour guide sa propre raison directrice, pure et impassible, c'est alors seulement qu'il faut dire que cet élan dépend de nous, c'est-à-dire qu'il est volontaire et qu'il est réellement notre oeuvre. Il ne vient plus d'une impulsion extérieure mais de la puissance intérieure de l'âme, de son essence pure, d'un principe premier qui dirige et exerce sa souveraineté, et non de l'âme lorsqu'elle est frappée d'égarement du fait de son ignorance ou qu'elle est vaincue par la violence des désirs ; ces désirs qui, lorsqu'ils surviennent, l'entraînent, la tirent violemment et font que nous ne soyons plus capables*

²¹ Saint Athanase, Discours contre les Gentils, 7 (P.G. XXV, 16).

²² Jean 8, 31-32, 34.

²³ Romains 7, 23-24.

²⁴ Saint Augustin Du Libre Arbitre 1, 15 (P.L. XXXII, 1238).

*d'actions mais seulement de passions*²⁵. » L'expression que nous avons soulignée écarte d'emblée toute interprétation du passage allant dans le sens d'une négation du libre arbitre. Dans la même veine, le plaisir est décrit par les auteurs les plus divers comme « sortilège », « incantation », « vertige », « tournoiement » au sens donné dans l'Écriture de « *tournoiement du désir*²⁶ » ; quant à la colère, qui ne connaît sa capacité à tirer la raison hors de ses gonds ? À propos de la parole de saint Paul : « *Ce que je fais je ne le sais pas*²⁷ », saint Jean Chrysostome fait le commentaire suivant : « *Que signifie : « Je ne le sais pas » ? [Cela veut dire] : je l'ignore. [...] En quel temps a-t-il pu en être ainsi ? Car nul n'a jamais péché par ignorance [...] Il n'entend donc pas par « ce que je fais je ne le sais pas », l'ignorance absolue, car sinon comment prendrait-il plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ?¹ » Quel sens [saint Paul] attache-t-il donc à ces paroles : « Je ne le sais pas » ? Il veut dire par là : je suis aveuglé, je suis rendu captif, je suis victime d'une machination et ne sais comment je trébuche. Ce que nous avons coutume d'exprimer par : » je ne sais comment un tel est venu et m'a séduit », non pour prétexter l'ignorance mais pour faire comprendre que nous avons été en quelque façon trompés, circonvenus, pris au piège²⁸. »*

Comme le montre ce texte, un obscurcissement de l'intelligence survient parallèlement à cette servitude. Saint Jean Chrysostome y revient dans un autre commentaire : « *Si l'intelligence directrice n'est pas d'abord obscurcie, le péché ne peut pas s'introduire facilement en nous [...] De même que les brigands et les voleurs agissent par effraction pour s'emparer d'un objet précieux et le font après avoir éteint la lampe, ainsi procède la raison corrompue chez les pécheurs. La raison en effet est en nous une lampe spirituelle toujours allumée. Si l'esprit malin, d'un souffle impétueux, éteint ce flambeau, il précipite aussitôt l'âme dans l'obscurité, s'en empare et la dépouille de tout ce qu'elle possède. Une fois l'âme subjuguée par le désir impur, celui-ci ôte à l'intelligence sa faculté de prévoir. De même que les nuages et le brouillard enveloppent les yeux du corps, de même ce désir ne laisse-t-il rien voir à l'âme au-delà de l'objet présent, ni l'abîme ouvert sous ses pas, ni l'enfer, ni la crainte de Dieu ; prise désormais dans ce piège et subissant cette tyrannie, elle n'est plus qu'une*

²⁵ Plotin, Ennéades III, 1, 9.

²⁶ Sagesse 4, 12.

²⁷ Romains 7, 15

²⁸ Saint Jean Chrysostome, Homélie 13 sur l'Épître aux Romains, 1 (P.G. LX, 508).

*proie facile pour le péché²⁹. » Cet obscurcissement se fait lorsqu'on ne prend pas en compte le verdict abstrait de la raison sur le bien et le mal et qu'on le fait passer à l'arrière-plan sous la pression du désir ou de la « colère », pour prononcer le contraire. Car une action déclarée mauvaise par le jugement universel, impassible et abstrait de la raison sera déclarée bonne « ici et maintenant » par celui qui l'accomplit, si le jugement concret de sa raison est altéré par la passion. C'est en gardant en mémoire ces considérations qu'il faut aborder les paroles si mésinterprétées de Socrate : « Nul ne désire le mal pour le mal », « méchanceté n'est qu'ignorance », et se donner la peine de réfléchir avant de l'accuser d'être un « intellectualiste ». Platon a bien précisé ce qu'il fallait entendre ici par « ignorance » : « *Quelle est donc l'ignorance dont tu parles ? [...] Celle qui se produit lorsque, ayant jugé qu'une chose est belle et bonne, on la hait au lieu de l'aimer ; et que ce qui est tenu pour pervers et injuste, on l'aime et on le recherche. Cette discordance entre la peine et le plaisir d'une part, et l'opinion raisonnable d'autre part, je déclare qu'elle est la suprême ignorance³⁰. » Saint Paul ne dit pas autre chose dans sa fameuse et profonde analyse : « *Car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais³¹. » Platon, comme Socrate, fait donc résider le mal non dans l'ignorance intellectuelle pure et simple, mais dans la révolte de la partie irrationnelle de l'âme contre les injonctions de la raison.***

Contrairement à ce que l'on a voulu faire accroire, il n'y a pas de contradiction entre cette doctrine grecque suivie par les Pères, et celle de Dostoïevski développée surtout dans *Le Sous-Sol*, petit livre profond qui porte en germe toute sa psychologie : « *Je soupçonne, messieurs, que vous me considérez avec un certain dédain : vous me répétez qu'il est impossible à un homme éclairé et cultivé, l'homme de l'avenir en un mot, qu'il lui est impossible de vouloir délibérément ce qui est contraire à ses intérêts ; c'est clair comme les mathématiques. Je suis là-dessus entièrement d'accord : oui, c'est mathématiquement exact. Mais je vous le répète pour la centième fois : il existe un cas, un seul, où l'homme peut délibérément, exprès, rechercher ce qui lui est défavorable, ce qui lui apparaît stupide, inepte, et cela, rien que pour se soustraire à l'obligation de choisir ce qui lui est profitable, ce qui est digne pour lui. Car cette ineptie, ce caprice, c'est peut-être bien, messieurs, ce qu'il y a de plus avantageux pour nous sur la terre, surtout en certains cas. Il se peut même que cet*

²⁹ Saint Jean Chrysostome, Homélie 11 sur Première Epître aux Corinthiens 4 (P.G. LXI, 92).s

³⁰ Platon, lois III, 689 a.

³¹ Romains 7, 15.

*avantage soit supérieur à tous les autres, lors même qu'il nous fait manifestement tort et contredit les conclusions les plus saines de notre raisonnement. Il nous conserve en effet le principal, ce qui nous est le plus cher, c'est-à-dire notre personnalité*³². » Pour retranscrire cela à la lumière de la doctrine grecque, remarquons que Dostoïevski ne veut pas dire que l'homme fait alors le mal pour le mal, mais que le bien immédiat qu'il a alors en vue est de se prouver à lui-même et aux autres qu'il est libre d'une manière absolue, et qu'il veut jouir vaille que vaille de cette liberté, nonobstant toutes les formes de mécanisation et de déterminisme auxquelles il se heurte et qui semblent bien être l'apanage de notre siècle.

Cette idée de l'obscurcissement temporaire de l'intelligence est si vraie que la répétition fréquente d'un acte peut entraîner à la longue, et souvent imperceptiblement, une modification en bien ou en mal du jugement abstrait de la raison, selon que l'acte aura été bon ou mauvais : « *Il faut vivre comme on pense, sinon, tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu.*³³ » Tout ceci explique l'existence d'innombrables contradictions parmi les hommes, au point qu'un grand esprit a pu écrire : « *On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà*³⁴. »

N'allons pas pour autant lui faire conclure que la raison est incapable d'atteindre la vérité, puisqu'il dit aussi : « *Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur*³⁵. » Il a tout simplement voulu montrer qu'il est très difficile de trouver la vérité sans la foi. Une première condition s'impose à celui qui voudra découvrir cette vérité : c'est de l'aborder avec un esprit pur, non altéré par les mauvaises passions. Or, « *toute passion, dit saint Maxime, est gouvernée par l'objet sensible qui lui est propre. Si, en*

³² Fedor Dostoïevski *Le Sous-sol* I, 8.s

³³ Paul Bourget, *Le Démon de Midi*, 16.

³⁴ Blaise Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvig, V, 294.

³⁵ *Idem* IV, 282.

effet, aucun objet n'avait le pouvoir d'attirer à lui les puissances de l'âme par les sens, aucune passion ne prendrait jamais forme³⁶. »

Par conséquent, pour connaître la vérité, il faut — si la tactique est simple la réalisation est difficile — désengager chaque sens des objets sensibles auxquels chacun d'eux correspond et dans lesquels il est empêtré, et cela afin d'examiner sens et objet séparément. C'est ce que Platon exprime avec splendeur : « *Celui qui y parviendrait parfaitement, de la plus pure façon, ne serait-ce pas celui qui, au plus haut degré possible, userait de la pensée seule pour appréhender chaque objet, sans faire intervenir dans l'exercice de celle-ci, ni la vue, ni aucun autre sens, sans en accrocher aucun à la remorque du raisonnement — celui qui par le moyen de la pensée seule, isolée et sans mélange, se mettrait en quête des réalités, de chacune prise seule, isolément et sans mélange, en s'affranchissant le plus possible des organes de la vue et de l'ouïe et, si je puis dire, de tout le corps, puisque celui-ci trouble l'âme et l'empêche, toutes les fois qu'elle a commerce avec lui, d'acquérir vérité et pensée ?³⁷* » Il est évident qu'un homme chaste et un débauché voient la femme différemment, de même qu'un homme sobre et un ivrogne ont une attitude différente à l'égard du vin.

Il s'agit d'examiner ensuite les lois naturelles incarnées dans les objets. Il est comique (ou tragique ?) de constater à quel point ces lois naturelles peuvent être par les mêmes personnes, tantôt érigées en absolu, tantôt purement et simplement niées selon les besoins de la cause ou au gré de la fantaisie de l'instant, ce qui soit dit en passant, dénote un esprit « scientifique » du meilleur aloi ! Parlez-vous de Dieu ? Votre interlocuteur vous répond que vous n'avez pas besoin de cette « hypothèse », et que les lois naturelles expliquent tout. Bien ! Invoquez-vous celles-ci pour condamner l'avortement ? Le même personnage vous répondra le même jour, si ce n'est deux minutes plus tard — cette catégorie de personnes a d'ordinaire la mémoire courte — que la notion de « loi naturelle » est « dépassée ». Or la vérité, qui hait le mensonge, à la fois fait état de l'existence des lois naturelles et les considère comme l'expression des intentions du Créateur.

³⁶ Saint Maxime, Centuries sur la Théologie et l'Économie de l'Incarnation du Fils de Dieu : Cinquième Centurie, 3 (P.G. XC, 1260).

³⁷ Platon, Phédon, 65 e-66 a.

Prenons l'exemple d'un poste de télévision, figure de la suprême extase pour beaucoup de nos contemporains ; aucun individu que je sache, en pleine possession de ses facultés, ne s'est avisé encore de prétendre qu'un tel poste s'est agencé tout seul et au hasard ! Et s'il s'y était risqué, nul doute qu'il eût été enfermé à Sainte-Anne pour démence. Il n'échappera à personne en effet qu'une pièce matérielle est dépourvue d'intelligence, et qu'un amas de telles pièces n'a pas le pouvoir par lui-même de se combiner de manière suffisamment savante et intelligente, en vue de produire un effet donné. Pourtant cette même *démence* semble avoir frappé la majorité de nos contemporains ; certains même parmi les savants en sont les victimes, et cette fois-ci à un degré ô combien plus grave qu'en ce qui concerne la télévision, puisque qu'ils n'hésitent pas à attribuer au hasard l'organisation de l'univers, oeuvre infiniment plus admirable et plus complexe que le petit écran ou la plus élaborée des inventions humaines. « *L'insensé* a dit dans son coeur : il n'y a pas de Dieu³⁸. » Et si on ne les interne pas, est-ce parce qu'ils sont trop nombreux ou bien est-ce parce que, leur opinion étant majoritaire, ils représentent aux yeux de notre époque démocratique le critère suprême de l'équilibre mental ? Saint Antoine le Grand avait coutume de dire : « *Un temps viendra où les hommes devenus fous, s'ils voient quelqu'un qui ne l'est pas, se lèveront contre lui et l'apostrophant, lui diront : "Tu es fou" parce qu'il ne leur ressemble pas*³⁹. »

Il y a donc des lois naturelles. De même qu'un poste de télévision est agencé en vue d'un certain effet, la réception d'images, dont l'obtention dépend de lois auxquelles l'ingénieur s'est préalablement plié, de même au plus profond de notre être, sont inscrites les intentions du Créateur — par conséquent sa volonté — auxquelles il est impératif d'adhérer, faute de quoi, toute la machine se détraquerait inmanquablement. L'observation la plus simple et la plus naïve de notre corps montre que celui-ci est merveilleusement agencé en vue de la vie, constat que l'observation savante de son côté, ne fait que corroborer : « *Si l'on extirpe le cristallin d'un triton, on assiste à la régénération du cristallin par l'iris. Or, le cristallin primitif s'était constitué aux dépens de l'ectoderme, alors que l'iris est d'origine mésodermique. Bien plus, si chez la "Salamandra maculata", on enlève le cristallin en respectant l'iris, c'est par la partie supérieure de l'iris que se fait encore la régénération du cristallin ; mais, si l'on supprime cette partie supérieure de l'iris elle-même,*

³⁸ Psaumes 13, 1.

³⁹ Les Apophtegmes des Pères du désert, Collection alphabétique, 25.

la régénération s'ébauche dans la couche intérieure ou rétinienne de la région restante. Ainsi des parties différemment situées, différemment constituées, accomplissant en temps normal des fonctions différentes, sont capables de faire les mêmes suppléances et de fabriquer, quand il le faut, les mêmes pièces de la machine. Nous avons bien ici un même effet obtenu par des combinaisons diverses de causes⁴⁰. » Cet exemple montre non seulement « qu'il faudra faire appel à un principe interne de direction pour obtenir cette convergence d'effets⁴¹» et, en dernière analyse, à la même Intelligence que celle qui a présidé à l'organisation du monde matériel mais à un niveau plus profond, plus complexe, celui de la vie. Il montre aussi que l'une des intentions de cette Intelligence est de veiller à la conservation de la vie. À cette intention correspond le besoin de manger et de boire, besoin non seulement naturel mais nécessaire, de la satisfaction duquel dépend notre survie corporelle.

⁴⁰ Henri Bergson L'Evolution créatrice, 76-77.

⁴¹ Idem, 77.